



HAL
open science

Le genre : une épistémologie contributive pour l'analyse du discours

Marie-Anne Paveau

► **To cite this version:**

Marie-Anne Paveau. Le genre : une épistémologie contributive pour l'analyse du discours. *Épistémologies du genre. Croisements des disciplines, intersections des rapports de domination*, ENS Éditions, 2018, 979-10-362-0021-2. hal-01848971

HAL Id: hal-01848971

<https://hal.science/hal-01848971>

Submitted on 25 Jul 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Paveau, Marie-Anne, 2018 : « Le genre : une épistémologie contributive pour l'analyse du discours », dans Husson A.-C. et al. dir., *Le(s) genre(s). Définitions, modèles, épistémologie*, Lyon, ENS Éditions, p. 79-95.

Le genre : une épistémologie contributive pour l'analyse du discours

Marie-Anne Paveau, Université Paris 13 Sorbonne Paris Cité, EA 7338 Pléiade

Introduction

Il n'existe pas en France d'articulation théorique explicite entre les études de genre et l'analyse du discours (désormais AD), quelle que soit son orientation. Des chercheur·e·s y travaillent, jeunes et moins jeunes¹ mais le genre ne constitue pas encore un paramètre intrinsèque de l'AD, comme l'ont fait l'idéologie, la classe ou l'appartenance politique dans les travaux de Michel Pécheux, Jean-Jacques Courtine, Jacques Guilhaumou, Denise Maldidier, Maurice Tournier notamment. L'intégration de ce paramètre à la théorie du discours semble pourtant nécessaire au renouvellement et à la pérennité du paradigme, et réclame une description fine de la manière dont les discoursivistes peuvent travailler avec le genre de manière à assurer la validité de leurs analyses. La thèse défendue dans cet article est que le genre constitue un contributeur à l'élaboration des connaissances et des questionnements dans le cadre d'une analyse linguistique du discours. C'est la raison pour laquelle je parle d'une « épistémologie contributive », c'est-à-dire d'une manière de considérer les points de savoir et de questionnement qui vont être intégrés dans les pratiques de recherche.

Après avoir expliqué comment le genre peut être élaboré comme contributeur épistémique pour l'AD, j'essaierai d'expliquer son absence dans le domaine, étonnante au regard des évolutions des autres champs des sciences humaines et sociales ; j'évoquerai pour finir trois propositions théoriques d'intégration du genre à ce champ de recherche.

¹ Voir Chetcuti et Greco (dir.), 2012, Greco, 2014a et b et 2015, Husson, 2014, Marignier, 2015a et b, Paveau, 2014.

1. Le genre : un contributeur épistémique

Il ne s'agit pas de verser du genre dans l'AD comme une dimension supplémentaire, mais de procéder à une intégration d'une notion nouvelle dans un dispositif préexistant.

1.1 Une intégration par appropriation

Cette intégration est une appropriation dans la mesure où le/la chercheur·e doit préalablement faire entrer le genre dans ses catégories de pensée et d'analyse, pour ensuite le mettre au travail dans les dispositifs de l'AD : travailler avec le genre, c'est d'abord *penser* avec le genre. Cette appropriation peut être individuelle ou collective, c'est-à-dire disciplinaire (c'est le cas par exemple pour une partie de la sociologie et de l'histoire), topique (au sens de domaines de recherche comme l'éducation, le travail ou la sexualité) ou culturelle (certaines cultures de recherche, interdisciplinaires par exemple, étant plus accueillantes pour le genre comme le sont les sciences de l'information et de la communication françaises notamment). Cette appropriation est structurelle car elle intègre définitivement la recherche d'un collectif ou d'un individu : une fois la notion de genre entrée dans la pensée de la discipline et dans le travail de la recherche, elle n'en sortira plus et, mieux, modifiera les données de son environnement d'accueil. Le genre est une sorte de (bienveillant) cheval de Troie qui, par son agentivité épistémique, est à même de constituer un contributeur épistémologique et un modificateur disciplinaire à l'analyse linguistique du discours. En ce sens, il me semble bien plus qu'un outil ou même une catégorie.

1.2 Critique du genre comme « outil » et « catégorie utile »

La célèbre définition fondatrice de Joan Scott dans son article de 1986 (traduit en français en 1988), « Genre : Une catégorie utile d'analyse historique », a installé dans la recherche en histoire et au-delà une représentation durable du genre comme « catégorie utile ». Ce sémantisme de l'utilité a essaimé dans les recherches en genre ou avec le genre, en particulier sous la forme de l'outil, comme de nombreux travaux le montrent. Dans un numéro de la revue *Diogène* en 2009 consacré aux « Nouvelles perspectives dans les *gender studies* », Nicole Albert propose une présentation intitulée « Genre et Gender : un outil épistémologique transdisciplinaire » (Albert, 2009). Fabienne Brugère définit dans *Qui a peur des philosophes ?* le genre comme « l'outil d'une théorie critique qui en appelle à l'évolution des

pratiques en phase avec des changements qui surgissent dans le monde social » (2014, p. 19). Frédéric Charles et Sabine Fortino, dans *Les cahiers du genre* en 2013, proposent dans un numéro sur les associations féministes un article intitulé « Le concept de genre au CIDFF : un outil de travail pour l'insertion » (2013). Ces quelques exemples sont représentatifs d'une forme de doxa qui présente le genre comme un outil, soutenue d'ailleurs par des associations figées ou semi-figées assez courantes : *outil conceptuel, outil d'analyse, boîte à outils du genre, outil pour l'égalité, outil pratique d'action* (relevées *passim*).

Cette dénomination par l'outil et l'utilité me semble ouvrir un problème analogue à celui que pose en linguistique la définition de la langue comme « outil de communication ». Le problème vient du fait que ce qui est considéré comme un outil est de fait distinct ou extérieur à ce à quoi il sert² : en ce qui concerne le genre, c'est l'analyse historique pour Joan Scott, l'élaboration des connaissances pour Nicole Albert, l'insertion pour Frédéric Charles et Sabine Fortino ; en ce qui concerne la langue, ce sont la communication, la signification, les contenus de sens, etc. Cette extériorité de l'outil « utile » par rapport aux approches développées est gênante pour plusieurs raisons : d'abord elle réduit les catégories de genre et de langue à des instruments techniques dépourvus de contenu épistémique, de dynamique de pensée, et d'évolution ou de modification, mais également de possibilité réflexive ; ensuite elle me semble tout simplement inexacte, car en matière de langue comme de genre, il existe un lien *constitutif* entre le prétendu outil et son objet ou le produit qu'il servirait à produire, la formulation du monde pour la langue et les rapports sociaux de sexe et de pouvoir pour le genre (le genre comme outil servirait à formuler les rapports sociaux de sexe, comme quelque chose d'extérieur à lui). En d'autres termes, l'outil est chargé de théorie et les objets regardés ont déjà la couleur de l'outil. C'est la raison pour laquelle il vaut mieux choisir une approche intégrative, non dualiste, que j'appelle pour ma part écologique (Paveau, 2012a et b), dépassant les grands binarismes et les petites distinctions. Que la pensée s'élabore au moyen « d'outils » supposerait en effet une autonomie de la pensée comme de ses outils et impliquerait que l'on puisse réutiliser le même « outil » pour des recherches différentes. Mais cette distinction ne tient pas dans la pratique de la recherche, surtout dans ses dimensions

² Dans la doxa qui m'occupe ici, la notion d'outil est envisagée dans son sens ordinaire d'instrument servant à effectuer une opération sur une matière extérieure à lui, comme le montre l'emploi fréquent, dans les études de genre, de la métaphore des lunettes, qui illustre d'ailleurs l'affiche du colloque dont ce collectif est issu. Ma critique ne porte donc pas sur la notion d'outil en soi, dont on sait qu'elle peut être pensée dans un continuum avec la matière travaillée, mais sur l'usage un peu réducteur qui me semble en être fait dans les discours sur le genre.

empiriques³ : la philosophie de la connaissance comme la sociologie des sciences ont montré depuis longtemps que les méthodes font les théories autant que les théories déterminent les méthodes ; penser leur distinction est au mieux une naïveté épistémologique et au pire une erreur scientifique. La qualification de *catégorie* pose le même type de problème : une catégorie est, en tout cas dans son acception contemporaine, un dispositif intellectuel proche de la classe ou du type qui permet l'identification et le classement d'un certain nombre d'éléments et il me semble que le terme *mécanise* alors la notion de genre, la réduisant à une forme transposable et applicable à des terrains et des situations variés.

Mais si ce n'est pas en termes d'outil ou de catégorie utile, comment parler du genre ?

1.3 Quelque chose d'épistémique

Dans le genre, il y a aussitôt de la pensée et surtout la coexistence de deux ordres qui empêchent une réduction à l'outil. Le genre est en effet à la fois une donnée de la réalité sociale et une approche analytique de cette réalité. D'une part il y a du genre dans le monde car il y a des manifestations tout à fait factuelles des rapports sociaux de sexe, des rapports de domination, des modes d'éducation, même si ces phénomènes sont chargés de théorie. Mais d'autre part le genre est également une approche analytique de cette réalité, appuyée sur des cadres épistémiques et cognitifs, effectuée selon des cadres descriptifs et normatifs, comme le précise Fabienne Brugère :

C'est bien une catégorie descriptive, comme d'autres dans le registre des sciences humaines et de la philosophie, mais c'est aussi une catégorie normative dans la mesure où celles et ceux qui en usent le font dans une perspective de changement autorisant un certain nombre de déconstructions produites par ces discours (Brugère, 2014, p. 38).

C'est cette appartenance simultanée à deux ordres de connaissance qui me pousse à choisir cette dénomination volontairement vague mais pas forcément imprécise de « quelque chose d'épistémique » : une manière de faire des savoirs et de la connaissance, et aussi, dans une perspective normative, de l'action et du militantisme. Dans un article de 2009, qui constitue un retour sur celui de 1988, Joan Scott passe d'ailleurs significativement de l'expression *catégorie utile* à celle de *question ouverte* : « Lorsque le genre se présente comme une

³ En recherche expérimentale hors sol, où l'objectif est de construire des modèles et non de décrire la réalité dans ses hétérogénéités et ses instabilités, les choses sont un peu différentes et la distinction outil / théorie peut se justifier davantage.

question ouverte portant sur la manière dont ces significations sont établies, ce qu'elles disent et dans quels contextes, il demeure alors une catégorie utile, car critique, d'analyse » (Scott, 2009, p. 11). Comme en écho, Fabienne Brugère évoque dans son ouvrage de 2014 « un mouvement d'élucidation du sens » ou « une nouvelle logique du sens pour dire le réel » (Brugère, 2014).

Question ouverte, nouvelle logique du sens, le genre est de fait désormais quelque chose d'au-delà de sa première définition, de son « canal historique », étendu par la dimension intersectionnelle à des articulations avec la classe et la race (voir sur ce point Crenshaw, 2005, Dorlin (dir.), 2009), et étendu également encore au-delà à la prise en compte de tous les facteurs de classement hiérarchique et de domination des êtres humains et animaux. Cette extension fait du genre, d'une certaine manière et toutes proportions gardées, un synonyme de *domination*, ou en tout cas un prototype, au sens sémantique de « meilleur exemplaire d'une catégorie », de toutes les dominations : dans sa version radicale et postcoloniale, le féminisme déploie et reformule ses dispositifs critiques nés de la contestation de la domination masculine sur d'autres formes de domination qui lui sont appariées ; comme l'écrit Judith Butler dès 1990 dans *Trouble dans le genre*, « le sujet du féminisme n'est pas la défense des femmes », qui en est cependant, pourrait-on ajouter, le prototype (Butler, 2005, p. 89). Il est donc plus un véritable contributeur épistémique qu'un simple outil ou une catégorie.

Sous ces aspects de question ouverte, de mouvement d'élucidation du sens, de prototype de la domination, je propose maintenant d'examiner le genre comme contributeur épistémique spécifique à l'AD.

2. L'étrange absence au genre de l'analyse du discours

Ce titre réfère doublement à la préface de Michel Pêcheux à la thèse de Jean-Jacques Courtine, « L'étrange miroir de l'analyse du discours » (Pêcheux, 1981) et à un article plus récent de Jean-Jacques Courtine issu d'une conférence donnée en 2003 au Brésil à l'occasion des 20 ans de la mort de Michel Pêcheux, « L'étrange mémoire de l'analyse du discours » (Courtine, 2003 et 2013). Les deux textes portent sur les angles morts et les malentendus qui balisent l'histoire de l'AD, ce dont me semble relever l'absence de la contribution du genre dans le travail théorique actuel. Sauf exception ou utilisation du genre comme un critère supplémentaire d'analyse et/ou un outil extérieur, les discursivistes n'ont en effet pas produit

de véritable réflexion sur les évolutions épistémologiques qu'impliquerait l'intégration du genre aux dispositifs d'analyse linguistique des discours.

2.1 Une discipline « *gender blind* »

C'est le titre d'un bref article de Marlène Coulomb-Gully et Juliette Rennes dans la revue *Mots* en 2012 : « Genre, politique et analyse du discours. Une tradition épistémologique française *gender blind* ». Les deux auteures mentionnent d'abord une raison générale pour expliquer cet angle mort : « Le mythe du neutre universel, particulièrement ancré dans la tradition épistémologique (et politique) hexagonale, a rendu cette dernière fort peu accueillante aux Cultural Studies et aux théories féministes qui sont en partie à l'origine de la pensée du genre » (p. 175). Elles ont raison de décrire ainsi l'état de l'AD, bien que l'expression *neutre universel* me semble moins pertinente que la formule de Nancy Hartsock parlant de la « masculinité abstraite » du sujet connaissant (citée dans Dorlin, 2008, p. 18) : elle correspond beaucoup mieux à la manière dont « le locuteur » est systématiquement présenté en linguistique en général et en AD en particulier. Les deux chercheuses mentionnent les rares travaux menés en AD (sur l'ethos des femmes politiques en particulier), qui restent isolés et marginaux, relevant d'ailleurs plus d'une description que d'un questionnement sur la manière dont les différences et les dominations s'élaborent en discours. On y ajoutera un colloque sur le discours rapporté qui propose en 2014 le genre comme thème de travail ; la lecture des textes publiés montre que, traité essentiellement dans sa dimension différentialiste, le genre y est davantage un paramètre de variation des discours qu'un élément constitutif de leur production (Lopez Munoz *et al.* dir., 2014, Sullet-Nylander *et al.* dir., 2014). On y trouve en effet des articles sur le discours des femmes ou discours féminin, la distribution des rôles énonciatifs entre les hommes et les femmes, les discours sexistes, les discours féministes, mais une problématisation sur la place théorique et politique du genre en AD en est absente⁴. Luca Greco fait le même constat :

Si depuis les années 1970, le genre a surtout attiré l'attention des linguistes autour des problèmes de féminisation linguistique, de marquage dans les langues, de l'existence d'un « parler des femmes » et du sexisme linguistique, il reste encore un travail important à faire

⁴ Le socle de travail de ces collectifs semble être la notion de « genre sexué », distinguée de celle de « genre sexuel », terminologie problématique : dans les études de genre, on use généralement de la distinction sexe *vs* genre (d'ailleurs largement remise en cause) ou sexe biologique *vs* sexe social, ce dernier terme désignant le genre.

sur la façon dont les pratiques des locutrices et des locuteurs construisent et/ou déconstruisent le(s) genre(s), les sexualités et les rapports de domination [...] (Greco, 2014a, p. 7).

Je propose ici, pour soutenir ces constats et apporter une illustration en même temps qu'une preuve de cette absence de l'AD au genre, d'examiner le paradigme de la dénomination⁵ de 1997 à aujourd'hui, à travers les publications majeures du domaine dans une approche discursive ou sémantico-discursive.

2.2 La dénomination sans genre

La dénomination est le processus, ou son résultat, qui permet de donner une existence langagière, donc sociale, aux choses et aux êtres du monde, qui permet de parler le monde et de l'ordonner tout en même temps en y traçant des cartes et des itinéraires représentationnels. En linguistique, il s'agit d'un problème complexe car il met en jeu, au sein de la question centrale du signe, des référents (les choses et les êtres dans leur existence matérielle), des signifiants (des formes graphiques ou phoniques) et des signifiés (des sens attachés arbitrairement aux signifiants). Le rapport entre les trois constitue le nœud scientifique de la question de la dénomination. Les jeux complexes et souvent conflictuels des noms des réalités humaines et sociales étant au cœur de la question du genre, on pourrait s'attendre à ce que les travaux sur la dénomination aient intégré cette dimension. En France en tout cas, il n'en est rien. En 1997 Paul Siblot dirige un numéro de la revue *Langages*, « Langue, praxis et production du sens » (Siblot dir., 1997.). Les articles portent sur des problèmes théoriques comme le rapport entre sens et référence, la nomination et la production de sens ou le lien entre sujet et praxis. Quelques années plus tard un numéro des *Cahiers de praxématique* est consacré à la « linguistique de la dénomination » et l'on y retrouve les mêmes préoccupations sur le sens et la référence, avec des travaux sur le stéréotype, la définition dictionnaire, les enjeux lexicologiques ou terminologiques de la dénomination (Bosredon *et al.*, 2001 dir.). Le numéro contient peu d'études de cas mais un article d'André Collinot porte cependant sur la « dénomination d'un objet social dans un discours encyclopédique » et traite l'entrée *famille* dans une encyclopédie du XIX^e siècle ; on n'y trouve pas d'allusion à une approche en genre, sur un thème pourtant lourdement lesté de ces questions. En 2007, paraît le collectif *L'acte de nommer. Une dynamique entre langue et discours*, publié par des chercheur·e·s de Paris 3

⁵ La dénomination est une des questions linguistiques les plus concernées par le genre à priori ; c'est la raison pour laquelle les travaux sur ce problème sémantique et lexical peuvent constituer un bon observatoire d'analyse de la prise en compte éventuelle par les linguistes du paramètre du genre.

travaillant notablement sur la question de la dénomination (Cislaru *et al.* 2007 dir.), contenant un article théorique de Paul Siblot et plusieurs études de cas, sur les représentations et dénominations du trajet en train, la nomination de la couleur dans les cosmétiques, la redénomination des rues en contexte politique ou la dénomination *le voile* dans la presse. Parmi ces études, aucune n'aborde le phénomène de la (dé)nomination avec une approche en genre : si le discours se définit par un ensemble de formes langagières élaborées et circulant dans des contextes sociaux, ceux-ci restent, dans les pratiques *mainstream* de la discipline, souvent restreints aux dimensions sociales et politiques *gender blind*. Un récent numéro de la revue *Langue française* reconduit cette approche (Longhi dir., 2015), contenant deux articles théoriques sur la nomination en discours et la référence, et des études de cas, notamment sur la dénomination dans les récits, le terme *confrontation*, la nomination identitaire ou l'emploi du mot *islamophobie* dans les commentaires en ligne. Dans ces articles, l'approche en genre ou plus largement la situation des locuteurs/trices en termes d'identité, de positionnement, d'image de soi, etc., ne sont pas abordées, alors même que les auteur·e·s insistent sur l'importance des données contextuelles et des points de vue énonciatifs⁶.

Dans l'ensemble de ces travaux, les approches sont objectivisantes, logocentrées et quasi apolitiques, ce qui bloque l'approche en genre. *Objectivisantes* : fidèles à une épistémologie fondatrice de la linguistique, les études sur la dénomination portent sur des *objets* de recherche (mots, formules, expressions, tournures) saisis à partir d'une perspective qui les met à distance à la fois des sujets chercheur·e·s et des contextes mêmes de leur production. *Logocentrées* : les analyses sont menées à partir des segments langagiers, et non à partir des situations des locuteurs/trices ou de leurs environnements sociaux d'élaboration, dont ils sont extraits à des fins d'analyse. Le travail sur le voile par exemple suit les évolutions de la dénomination dans des extraits de corpus de presse, montrant comment l'expression se fige et se charge d'enjeux idéologiques dans la presse. La question de recherche posée par l'auteure est la suivante :

Une série de questions se trouvent à l'origine de ce travail : pourquoi ce foisonnement dénominatif pour parler des événements liés au voile ? Pourquoi les désignants sont-ils tellement vagues et tellement éloquents en même temps, comme dans *affaire du voile* ou *question du voile* ? Pourquoi a-t-on la double impression de savoir de quoi il s'agit et de rater une partie du programme de sens inscrit dans la dénomination ? (Calabrese, 2007, p. 136).

⁶ Un numéro de la revue *Analyse du discours et argumentation* à paraître en octobre 2016, consacré à la dénomination, ne propose pas non plus, dans son argumentaire, d'entrée qui mentionnerait le genre.

On constate que l'entrée se fait par les désignants, et le questionnement par « l'impression » de la chercheuse, la guidant dans son travail d'interprétation. Les situations de genre, de communauté ou de minorité des locuteurs/trices et des individus mentionnés, leurs points de vue (au sens épistémologique fort) ne sont pas pris en compte, et *le voile* semble évoluer dans l'autonomie lexico-sémantique du discours. *Apolitiques*. La dimension politique de la dénomination est rare dans les travaux mentionnés plus haut : sauf exceptions comme le travail de Jeanne Gonac'h sur les noms des rues à Vitrolles par exemple (Gonac'h, 2007), l'intégration des rapports de pouvoir impliqués par les dénominations, même dans des articles portant sur des mots à fort potentiel politique comme *islamophobie* ou les dénominations *black* et *noir* (dans Longhi dir., 2015.), est absente.

La dénomination est pourtant un processus crucialement et parfois cruellement en jeu dans la manière dont le genre définit et identifie les individus, en particulier à cause de sa dimension politique. Luca Greco le formule ainsi :

Si c'est par la parole que nous sommes identifié·e·s comme des sujets sexués et genrés « c'est une fille », « c'est un garçon », c'est encore par elle que nous déconstruisons ce premier acte fondateur pour raconter une autre histoire, pour contester cette assignation de genre, pour réparer l'injure – « hommasse ! », « pédé ! » – et pour reconstruire un autre monde possible en dehors ou contre le patriarcat et l'hétéro (et l'homo) sexisme (Greco, 2015, p. 3).

Il rappelle également que les chercheur·e·s des autres disciplines, comme Michel Foucault ou Christine Delphy, ont toujours souligné l'importance du genre, sous la forme du pouvoir et de la domination, dans les processus de dénomination et de catégorisation. Ces dimensions sont pourtant laissées en friche par les sciences du langage et particulièrement l'AD, ce qui peut paraître étonnant, puisqu'elle est, dans sa tradition française, littéralement construite sur les questions de pouvoir, d'idéologie et d'assujettissement.

2.3 Trois bloqueurs de la pensée du genre

L'AD française, d'inspiration marxo-freudienne (à travers les textes de Louis Althusser et Jacques Lacan), donne en effet une place centrale à la dimension du pouvoir et de la classe sociale et se construit dans une épistémè politique. De nombreux concepts de l'AD *mainstream* actuelle sortent directement du travail de Michel Pêcheux et de ses élèves et

collaborateurs. Les concepts de formation discursive, d'interdiscours et d'intradiscours, de préconstruit, de discours transverse ou de mémoire discursive sont tous articulés à la notion de pouvoir, et fondés sur le lien intrinsèque entre production discursive et conditions socio-historiques de production. Il est donc étonnant que l'AD française n'ait pas intégré le genre comme contributeur épistémique et cette absence de rencontre semble même contradictoire avec les bases épistémiques de la discipline. En effet, le discours est directement concerné par les fondements politiques du genre soulignés par Joan Scott dans son article fondateur de 1986. « Le noyau essentiel de la définition, explique-t-elle, repose sur la relation fondamentale entre deux propositions : le genre est un élément constitutif de rapports sociaux fondés sur des différences perçues entre les sexes, et le genre est une façon première de signifier des rapports de pouvoir » (Scott, 1988 [1986], p. 141). Alors pourquoi le genre est-il encore un point aveugle en AD ? Il existe des bloqueurs à l'articulation des deux paradigmes, certaines conditions de possibilité de l'AD constituant des conditions d'impossibilité de l'intégration du genre.

– *Premier bloqueur : l'objectivité.* L'inscription dans l'héritage saussurien de l'AD française favorise la posture objectivisante, le point de vue du masculin abstrait et une conception standard de la langue dénuée de ses complexités de genre (mais aussi de classe, de race, etc.). La posture saussurienne du linguiste ne fait pas de place à la réflexivité, à l'intégration du point de vue du/de la chercheur·e au travail de réflexion et à celui des locuteurs/trices des segments discursifs mis en corpus et analysés.

– *Deuxième bloqueur : le marxisme.* En AD, le pouvoir a été pensé dans le cadre marxiste, c'est-à-dire dans les rapports de classe et hors des rapports de sexe. L'oppression de genre n'est pas envisagée comme une forme de l'oppression du capital, ce qui explique la mise à l'écart du genre : les féministes marxistes n'ont pas toutes adopté le terme-concept de *genre* et continuent, pour beaucoup d'entre elles, à lui préférer *rapports sociaux de sexe*.

. Il n'y pas eu de féministe marxiste dans l'entourage des chercheur·e·s en AD dans les années 1960 à 1980 et l'articulation avec le freudisme a sans doute creusé davantage l'angle mort du genre.

– *Troisième bloqueur : la grammaticalisation de l'AD.* Le terme est de Jean-Jacques Courtine qui reproche aux évolutions du paradigme leur dépolitisation et leur déshistoricisation, dont le symptôme est l'analyse des segments langagiers de plus en plus coupés de leurs contextes matériels de production. Selon lui, « l'effacement de la dimension historique dans l'AD, a des conséquences considérables » et l'AD propose de plus en plus « des descriptions du fil du discours, effectuées d'un point de vue formel, interactif ou conversationnel qui, dans la

plupart des cas, [ont] d'ores et déjà abandonné purement et simplement l'articulation des séquences discursives avec les conditions historiques de leur production » (Courtine, 2013 [2003], p. 7).

Cette AD grammaticalisée favorise les postures objectivisantes et logocentrées et bloque une mise au travail de la dimension politique et conflictuelle des circulations discursives dans la société. Pour qu'elle puisse intégrer le genre dans son épistémè, elle doit être retravaillée dans ses théories, ses méthodologies et ses pratiques.

3. Du genre dans l'analyse du discours

Il s'agit d'envisager une intégration qui ne soit pas l'ajout superficiel d'un « outil » ou d'une dimension, mais qui permette, selon le mot de Luce Irigaray, d'« enrayer la théorie » des savoirs univoques (citée par Dorlin, 2008, p. 13) ou, comme le suggère Joan Scott, de redéfinir « les anciennes questions en des termes nouveaux » (1988, p. 148). Ce retravail des travaux antérieurs sous le prisme épistémique du genre a déjà largement été fait en littérature par exemple, en sociologie, ou en histoire, et commence tout juste en sciences du langage grâce à Luca Greco notamment et à certaines jeunes chercheuses. Les deux numéros de la revue *Langage et société* dirigés par Luca Greco (2014 et 2015 dir.) sont d'ores et déjà des références importantes dans ce « tournant genre » des sciences du langage. Mais les propositions faites dans ces deux volumes se situent du côté de la linguistique de la langue, des interactions, de la sociolinguistique et de l'anthropologie linguistique. De plus, si les propositions sont relativement nouvelles, les travaux rassemblés ne présentent pas, en tout cas pas explicitement, de relecture rétrospective de concepts et de dispositifs théoriques.

L'important travail qui reste à faire, en particulier en AD, doit porter sur les notions et dispositifs existants et a pour objectif de faire disparaître les bloqueurs signalés plus haut. Je distingue trois cas de figure dans ce programme : le retravail déjà fait dans un autre champ, la relecture à faire et la nécessité d'un retravail créateur de nouvelles notions. J'examine successivement chacun de ces trois cas à partir des exemples de l'interpellation-resignification, de la formation discursive et de la « puissance discursive ».

3.1 Judith Butler analyste du discours ? Interpellation et resignification

Le retravail de l'AD a parfois été fait ailleurs, dans une autre langue et/ou un autre champ disciplinaire : dans le célèbre aller-retour notionnel transatlantique de la *french theory*, la notion d'interpellation althussérienne, retravaillée par Judith Butler, est revenue vers nous sous la forme de la performativité revisitée par la théorie queer (Butler, 2004). Cette notion produit elle-même la notion dérivée de resignification, parfaitement opératoire en AD mais insue des analystes du discours français. Je reprends rapidement ce petit bout d'histoire épistémique.

La théorie de l'idéologie, le concept d'interpellation et celui d'assujettissement font l'objet, outre-Atlantique, de ce que Judith Butler appelle une « drôle de construction américaine » (1999, p. 29). Aux États-Unis en effet, le courant « post-marxiste », selon l'expression d'Erwan Sommerer (2005), est présenté comme une forme de « post-structuralisme » qui reprend certaines notions issues du structuralisme français pour en tirer de nouveaux dispositifs d'analyse. En ce qui concerne l'AD proprement dite, Martin Montgomery et Stuart Allan, dans un article de 1992, un des rares qui portent sur les apports explicites de Michel Pêcheux aux *cultural studies*, expliquent comment le travail du philosophe-linguiste français, parce qu'il s'appuie sur la pensée de Louis Althusser en lui donnant une traduction discursive, a pu informer des travaux sur les formes discursives du pouvoir. Dans ce contexte, Judith Butler accomplit un travail de reconceptualisation élaboré, en reformulant l'interpellation idéologique en performativité du genre, dont la meilleure définition se trouve peut-être dans le *Pouvoir des mots* :

[...] l'existence sociale du corps est d'abord rendue possible par son interpellation à l'intérieur des termes du langage. Pour le comprendre, il nous faut imaginer une scène impossible, celle d'un corps qui n'a pas encore été socialement défini, un corps auquel, à rigoureusement parler, nous n'avons pas accès, et qui néanmoins devient accessible à l'occasion d'une adresse, d'un appel, d'une interpellation qui ne le « découvre » pas, mais qui, fondamentalement, le constitue (Butler, 2004, p. 26).

Dans la tradition française, la réponse à l'interpellation est l'adhésion à l'idéologie, donc un assujettissement, mais pour Judith Butler, l'interpellation agressive, comme l'insulte par exemple, permet au sujet de se constituer en répondant. Cette réponse est une inscription dans le langage, une assomption de sa subjectivité dans la pratique discursive. Un des exemples développés dans *Le pouvoir des mots* est l'inversion des valeurs des interpellatifs accomplie par la resignification au moyen de laquelle les minorités humiliées se construisent des noms

identitaires récupérés des insulteurs. On peut citer les exemples bien connus de *queer*, *gouine*, *pute* ou *salope*. Il est très étonnant que le concept de resignification-réappropriation n'ait pas été davantage mobilisé en AD ; le bloqueur de l'objectivité y est sans doute pour quelque chose, comme cette réserve française qui persiste encore vis-à-vis des *cultural* et *gender studies* anglophones. J'y ai consacré une section dans *Langage et morale* (2013) et j'ai eu beaucoup de peine à trouver des références pour soutenir mon propos, hors de la sociologie où quelques études existent. J'y traite trois exemples : l'adverbe *tarlouzement* dans un courriel d'une liste de diffusion de jeunes chercheur·e·s en genre, le mot *malien* en usage sur les chantiers du bâtiment observés par Nicolas Jounin et *gouines* dans le discours d'un collectif féministe, les Panthères roses. Je me suis également penchée sur une resignification plus ancienne et bien connue, celle de *salope* ou *slut* en contexte français et international (Paveau, 2014). Pourquoi ce désintérêt de l'AD pour une problématique pourtant aussi passionnante linguistiquement et socialement parlant que la resignification ? Sans doute parce qu'elle rencontre elle aussi des bloqueurs, sous la forme de concepts plus anciens et plus légitimes : l'évolution sémantique ou le changement de sens, le dialogisme, ou même la mémoire discursive à partir de la position du sujet masculin abstrait sont autant de moyens de traiter ce type d'inversion interpellative sans se frayer un chemin parfois difficile, parce que réflexif et politique, à travers la pensée du genre.

3.2 De la formation discursive à la formation de genre

La formation discursive est une notion star de l'AD, l'une des plus populaires et des plus utilisées. Issue du travail de Michel Pêcheux et formulée le plus complètement par Jean-Jacques Courtine (1981), elle se définit en articulation avec celles de formation sociale et de formation idéologique. Toute formation sociale implique des positionnements politiques et idéologiques collectifs, qui sont des « formations idéologiques » structurées par des rapports d'alliance, d'antagonismes ou de domination. Celles-ci contiennent des formations discursives, définissables pour aller vite comme des ensembles de normes discursives, donc un ensemble d'interdictions et d'autorisations, ou de possibilités et d'impossibilités qui émanent des déterminismes de la classe, de l'histoire et de l'inconscient. Les discours sur les mêmes objets vont varier selon les formations discursives, c'est-à-dire selon la manière dont les idéologies des locuteurs/trices vont construire les objets en question, avec un impact direct sur les éléments langagiers et en particulier le sens qui leur est donné. Un des problèmes de cette puissante notion est sa restriction aux paramètres sociopolitiques (le bloqueur marxiste).

Mais les discours, les analystes du discours, et la notion même de politique ayant évolué, il n'y a pas de raison que la formation discursive reste assignée au politique au sens marxiste traditionnel du terme et que nous nous passions de son efficace dans l'analyse des discours ayant trait au et sous la perspective du genre.

Mais comment cette notion peut-elle être utilement et pertinemment investie par la notion de genre ? Noémie Marignier mène un travail détaillé de définition de ce qu'elle appelle une formation de genre-sexe-sexualités dans sa thèse sur *Les matérialités discursives du sexe* (Marignier, 2016) et ses recherches seront disponibles dans les mois qui viennent. Gloria França quant à elle, après avoir travaillé à une élaboration de la notion de formation de genre à partir d'un corpus de discours touristiques sur les Brésilien.ne.s (França, 2015), propose actuellement celle d'interpellation intersectionnelle, qui lui permet d'intégrer les paramètres de la classe et de la race. Au plus près de la théorie de Michel Pécheux dans la perspective de l'AD brésilienne, elle repart du substrat marxiste de la première AD pour défendre l'idée que « les expériences de classe sont genrées et racialisées » (França, 2016, à par.). Elle s'en explique ainsi :

Dans ce sens, penser le genre et la race discursivement implique de les penser en tant que pratique idéologique, dans les « conflits ou disputes » entre le symbolique et le politique (historique). Et cela dans une intersection (contradictoire) : les individus se constituent comme sujets sociaux par une subjectivation de classe mais aussi de genre (race, colonialités, etc). (França, 2016, à par.).

Ce travail étant encore en construction dans le cadre d'une thèse, je n'y insiste pas davantage et j'expose ici seulement ma manière de voir les choses : parler de « formation de genre » me semble possible à la condition de modifier les catégories premières de politique, de classe et d'idéologie, pour les ouvrir à des positionnements plus complexes. Articuler la classe au genre, et possiblement à la race, ou à d'autres facteurs d'oppression d'ailleurs (âge et handicap notamment) est un travail envisageable en faisant jouer la notion d'intersectionnalité. La notion de formation de genre permettrait de différencier des positionnements discursifs là où ils sont homogénéisés (sous la forme du défini singulier dans *la femme, le féminisme, le sexe*, par exemple), saisir des feuilletages ou des différences de sens là où règne une doxa sémantique (les discours doxiques sur la sexualité se révélant à l'analyse comme des discours sur l'hétérosexualité par exemple).

3.3 Puissance discursive : une drôle de construction française

J'ai souligné plus haut l'absence de la dimension de genre dans les travaux sur la (dé)nomination. Dans un article sur les manières de nommer les variations du développement du sexe⁷, Noémie Marignier comble cette absence en abordant les principes de nomination du/de la chercheur·e par rapport aux objets de son investigation et surtout des sujets qui supportent ces objets, opérant ainsi une levée du bloqueur de l'objectivité. Elle explique en effet que dans son travail de thèse, elle a « dû opérer un retour réflexif sur [s]es pratiques de nomination et sur leur rapport avec le choix des dénominations opéré par les scripteur·e·s étudié·e·s » (2015b, p. 152), ses pratiques dénominatives constituant un point de vue à expliciter :

Plus généralement, il m'a semblé fertile de m'interroger sur mes propres pratiques de nomination et de considérer qu'elles constituaient déjà un point de vue sur ma recherche, et charriaient avec elles une position idéologique sur les VDS. Si je considère que la recherche ne doit pas se soumettre à un idéal de neutralité, et qu'elle adopte toujours un point de vue sur son objet [...] il est nécessaire d'explicitier les enjeux de cette prise de position et la manière dont ils configurent les pratiques de recherche [...] (Marignier, 2015b, p. 154).

À partir de ce travail réflexif, inspiré de l'épistémologie du point de vue théorisée par Sandra Harding et Donna Haraway, elle propose la notion de puissance discursive, dérivée par retravail inventif de la notion d'*agency*, souvent traduite par « puissance d'agir », qui est l'un des piliers de la théorie queer : « Je considère l'acte de nommer véritablement comme une action, c'est-à-dire comme la mise en œuvre d'une "puissance discursive". J'entends par "puissance discursive" le fait que les discours (et ici particulièrement les dénominations) peuvent être évalués par les sujets en terme d'action sur leurs existences » (Marignier, 2015b, p. 155). C'est cette évaluation qui est au cœur du travail d'intégration du genre à la théorie du discours ici effectué : travailler le genre en AD, ce n'est pas examiner sous un angle logocentré, à partir des énoncés produits, comment le féminin et le masculin s'y manifestent et s'y disent, mais c'est se demander, en écoutant les points de vue des locuteurs/trice·s, comment le discours agit dans et sur les pratiques de chacun·e, sur un plan où langage et action sont intrinsèquement articulés l'un à l'autre :

⁷ C'est la terminologie qu'elle a décidé d'employer pour désigner ce que le discours commun appelle *intersexualité*.

Il ne s'agit pas d'accéder aux demandes des porteur·se·s sans perspective critique mais bien de les considérer comme des agent·e·s qui ont donc une capacité d'action et avec laquelle une conversation peut être engagée. En ce qui concerne la dénomination des porteur·se·s, il convient alors de restituer les pratiques de nomination des scripteur·e·s, mais aussi de considérer que ces pratiques ont une action sur les miennes, les transforment et les configurent. La manière dont je catégorise les VDS est une pratique située, une perspective positionnée et partielle ; elle est élaborée à travers une « discussion », une « confrontation » avec les scripteur·e·s-porteur·se·s (Marignier, 2015b, p. 163).

La notion de puissance discursive permet alors, au sein de la théorie du discours, d'élucider les relations de pouvoir constitutives des rapports sociaux de sexe et de tout rapport où entre du genre d'une manière générale. Levant le bloqueur de l'objectivité mais également celui de la grammaticalisation de l'AD en ne distinguant pas langage et action, cette notion me semble particulièrement opératoire pour l'analyse des corpus et apte à entrer dans le dispositif théorique des chercheur·e·s.

Conclusion

« Ce que l'on peut souhaiter aujourd'hui aux sciences du langage c'est de sortir du placard le genre, les sexualités et les corps en en faisant enfin des objets linguistiques », écrivait récemment Luca Greco (2014, p. 29). L'AD, grâce à ses fondements sociaux et politiques, aurait pu le faire depuis longtemps si elle n'en avait été empêchée par des bloqueurs épistémologiques et politiques. Une discipline perdue en assumant ses dimensions historique, sociale et politique et en acceptant de se modifier avec le monde qui la fait exister. Le genre est sans doute, avec le numérique, l'un des plus grands défis que l'AD ait à relever pour conserver sa dimension inséparablement scientifique et critique.

Références bibliographiques

N.B. Tous les liens ont été consultés le 29 avril 2016.

Albert Nicole, 2009, « Genre et Gender : un outil épistémologique transdisciplinaire », *Diogène*, n°225, p. 3-4.

- Bosredon Bernard *et al.*, 2001 (dir.), *Linguistique de la dénomination, Cahiers de praxématique*, n°36.
- Brugère Fabienne, 2014, *Qui a peur des philosophes ?* Paris, Bayard.
- Butler Judith, 2005 [1990], *Trouble dans le genre*, trad. C. Kraus, Paris, La Découverte.
- Butler Judith, 2004 [1997], *Le pouvoir des mots. Politique du performatif*, trad. C. Nordmann, Paris, Éditions Amsterdam.
- Calabrese Laura, 2007, « Quel(s) objets(s) de discours se dissimule(nt) sous la dénomination *le voile ?* », G. Cislaru *et al.* (dir.), p. 135-148.
- Charles Frédéric, Fortino Sabine, 2013, « Le concept de genre au CIDFF : un outil de travail pour l'insertion », *Cahiers du Genre*, n°55, p. 25-48.
- Chetcuti Natacha, Greco Luca (dir.), 2012, *La face cachée du genre. Langage et pouvoir des normes*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle.
- Cislaru Georgeta *et al.* (dir.), *L'acte de nommer. Une dynamique entre langue et discours*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle.
- Coulomb-Gully Marlène, Rennes Juliette, 2012, « Genre, politique et analyse du discours. Une tradition épistémologique française *gender blind* », *Mots*, n°94, p. 175-182.
- Courtine Jean-Jacques, 1981, « Quelques problèmes théoriques et méthodologiques en analyse du discours », *Langages*, n°62.
- Courtine Jean-Jacques, 2003, « L'étrange mémoire de l'analyse du discours », communication au colloque de Porto Alegre SEAD I, fichier de l'auteur.
- Courtine Jean-Jacques, 2013, « La seconde disparition de Michel Pêcheux », *Décalages*, n°1/4. En ligne : [<http://scholar.oxy.edu/decalages/vol1/iss4/19>].
- Crenshaw Kimberlé, 2005, « Cartographies des marges : intersectionnalité, politique de l'identité et violences contre les femmes de couleur », trad. O. Bonis, *Cahiers du Genre* n° 39, p. 51-82.
- Dorlin Elsa, 2008, *Sexe, genre et sexualité. Introduction à la théorie féministe*, Paris, PUF.
- Dorlin Elsa (dir.), 2009, *Sexe, race et classe : pour une épistémologie de la domination*, Paris, Puf.
- França Glória, 2015, « O funcionamento do “mas” no discurso digital sobre a/o/s Brasileira/o/s », in Indursky Freda, Leandro Ferreira Maria Cristina, Mittmann Solange (org.), *Análise do discurso: dos fundamentos aos desdobramentos (30 anos de Michel Pêcheux)*, Campinas, SP: Mercado das Letras, p.319-334.
- França Glória, 2016 (à par.), « Formation de genre et rituels de l'interpellation genrée : proposition théorique en analyse du discours », *Analyse du discours et argumentation* 18,

dossier « Nouvelles argumentations féministes ».

Gonac'h Jeanne, 2007, « Pratiques de redénomination des rues à Vitrolles », G. Cislaru *et al.* (dir.), p. 101-114.

Greco Luca, 2014a, « Présentation : recherches linguistiques sur le genre : bilan et perspectives », *Langage et société*, n°148, p. 7-9.

Greco Luca, 2014b, « Les recherches linguistiques sur le genre : un état de l'art », *Langage et société*, n°148, p. 11-29.

Greco Luca, 2015, « Présentation : la fabrique des genres et des sexualités », *Langage et société*, n°152, p. 7-16.

Husson Anne-Charlotte, 2014, « Genre et violence verbale : l'exemple de "l'affaire Orelsan" », *Pratiques*, n°163-164. En ligne : [<http://pratiques.revues.org/2315>].

Longhi Julien, 2015 (dir.), « Stabilité et instabilité dans la production du sens : la nomination en discours », *Langue française*, n°188.

Lopez Munoz Juan Manuel *et al.*, 2014, *Le discours rapporté : une question de genre, Le discours et la langue*, n°7/1.

Marignier Noémie, 2015a, « L'agentivité en question : étude des pratiques discursives des femmes enceintes sur les forums de discussion », *Langage et société*, n°152, p. 41-56.

Marignier Noémie, 2015b [2013], « Nommer les variations du développement du sexe : problèmes éthiques », *Cahiers de praxématique*, n°59, p. 151-166.

Marignier Noémie, 2016, *Les matérialités discursives du sexe. La production du genre dans les discours sur les sexes atypiques*, thèse de doctorat, Universités Paris 13 et Sorbonne nouvelle.

Montgomery Martin, Allan Stuart, 1992, « Ideology, Discourse, and Cultural Studies : The Contribution of Michel Pêcheux », *Canadian Journal of Communication*, n°17/2. En ligne : [<http://www.cjc-online.ca/index.php/journal/article/view/661/567>].

Paveau Marie-Anne, 2010, « Norme, idéologie, imaginaire. Les rituels de l'interpellation dans la perspective d'une philosophie du discours », *Corela*. En ligne : [<http://corela.edel.univ-poitiers.fr/index.php?id=1797>].

Paveau Marie-Anne, 2012a (dir.), *Texte, discours, interactions. Nouvelles épistémologies, Semen*, n°34.

Paveau Marie-Anne, 2012b, « Présentation. Pour une épistémologie critique », *Semen*, n°34, p. 7-18.

Paveau Marie-Anne, 2013, *Langage et morale. Une éthique des vertus discursives*, Limoges, Lambert-Lucas.

- Paveau Marie-Anne, 2014, « Quand les corps s'écrivent. Discours de femmes à l'ère du numérique », *Recherches de visages. Une approche psychanalytique*, E. Bidaud (dir.), Paris, Hermann, p. 207-241.
- Pêcheux Michel, 1981, « L'étrange miroir de l'analyse du discours », *Langages*, n°62, p. 5-8.
- Scott Joan W., 1988 [1986], « Genre : une catégorie utile d'analyse historique », trad. É. Varikas, *Les Cahiers du GRIF*, n°37-38, p. 125-153.
- Scott Joan W., 2009, « Le genre : une catégorie d'analyse toujours utile ? », trad. N. Albert, *Diogène*, n°225, p. 5-14.
- Siblot Paul, 1997 (dir.), « Langue, praxis et production de sens », *Langages*, n°127.
- Sommerer Erwan, 2005, « L'École d'Essex et la théorie politique du discours : une lecture "post-marxiste" de Foucault », *Raisons politiques*, n°3/19, p. 193-209.
- Sullet-Nylander Françoise *et al.* (dir.), 2014, *Discours rapporté, genre(s) et médias*, Université de Stockholm, Romanica Stockholmiensia.